

RICHESSE ET PAUVRETÉ

« Il y avait un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, qui était couché à la porte du riche et qui était couvert d'ulcères; il désirait de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et même les chiens venaient lécher ses ulcères.

« Or, il arriva que le pauvre mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham; le riche mourut aussi et fut enseveli. Et étant en enfer et dans les tourments, il leva les yeux et vit de loin Abraham et Lazare dans son sein; et, s'écriant, il dit : Père Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt, pour me rafraîchir la langue, car je suis extrêmement tourmenté dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as eu tes biens pendant la vie, et Lazare a eu ses maux : et maintenant il est consolé et tu es dans les tourments. »

(St Luc, XVI, 19-25.)

Les deux extrémités de ce qu'on peut appeler l'échelle sociale, les deux pôles opposés de la condition

terrestre sont ici mis en regard dans deux tableaux saisissants qu'on ne peut oublier.

Voici, dans un palais splendide, un riche « vêtu de pourpre et de finlin, et se traitant magnifiquement tous les jours. » Sa robe est de byssus, c'est-à-dire de ce lin d'Egypte renommé pour sa finesse merveilleuse et son éclatante blancheur, qui témoigne d'une prodigalité insensée. Sur ses épaules est jeté un manteau de pourpre, marque enviée d'un luxe tout royal. Et le riche paré de ce brillant costume est mollement assis autour d'une table somptueuse, non seulement dans les jours de fête ou de fastueuse hospitalité, mais tous les jours de sa vie.

A la porte de son palais, probablement sous le portique de marbre qui le précède et à l'ombre duquel le passant vient chercher un peu de fraîcheur pendant les heures brûlantes du jour, se tient un pauvre nommé Lazare. A moitié nu, couvert d'ulcères que les chiens errants viennent lécher, il désire en vain de se rassasier des miettes qui tombent de la table du riche.

A ce double aspect, on serait tenté d'envier le sort du riche et de trouver affreux le sort du pauvre. Mais attendez quelques années... le temps fait place à l'éternité : et voici le pauvre dans le sein d'Abra-

ham, le riche dans un abîme de douleur. Dès lors les positions sont interverties, le contraste reparaît dans un sens opposé, mais plus profond et plus saisissant. Le riche est infiniment plus misérable que n'avait jamais pu l'être l'indigent abandonné, et Lazare infiniment plus heureux que le riche aux jours de sa prospérité la plus brillante.

Où est la cause de ce contraste final ? La pauvreté crée-t-elle une sorte de mérite, et la richesse, en supposant que son origine soit pure, est-elle en elle-même une iniquité ? La pauvreté est-elle une situation favorisée qui conduise au ciel, et la richesse une situation maudite qui mène nécessairement en enfer ?... Non, mes frères ; parler ainsi, ce serait méconnaître la spiritualité de l'Évangile, ce serait donner raison à cette idée trop populaire que si l'on jouit dans ce monde, il est juste qu'on souffre dans l'autre ; et que si l'on a connu ici-bas les privations et les épreuves, on peut s'attendre à en être indemnisé là-haut. C'est là une erreur qui ne tient aucun compte de la belle doctrine du salut par la grâce, qui remplace l'idée du pardon en Jésus-Christ par celle d'une expiation dont l'homme serait l'auteur : conception grossière qui se retrouve dans l'idée

catholique des souffrances volontaires par lesquelles on acquiert des mérites exceptionnels et on accomplit des œuvres surérogatoires. Non, la richesse, prise en elle-même, ne constitue pas un motif de condamnation, pas plus que la pauvreté ne crée un droit à la faveur de Dieu. Richesse et pauvreté ne sont que des accidents passagers qui ne sauraient déterminer notre sort dans la vie future. Ce qui doit le déterminer, c'est notre état moral, indépendamment de ces circonstances extérieures.

En effet, pourquoi Lazare échange-t-il sa douloureuse situation contre les félicités du ciel? Ce n'est pas parce qu'il est pauvre, c'est parce que son cœur « auquel Dieu regarde » est agréable à Dieu. Voyez, il ne murmure point, il ne se révolte point, il n'a pour le riche aucun sentiment de haine ou de vengeance, il n'implore que quelques miettes de sa table pour apaiser sa faim, et il s'en contentera! Résignation touchante que nous ne saurions trop admirer. Il y a plus : puisque Lazare doit être un jour porté par les anges « dans le sein d'Abraham, » c'est qu'il a la foi d'Abraham, c'est qu'il garde dans son cœur le dépôt béni de la piété israélite. J'en trouve une preuve nouvelle dans le nom que Jésus lui donne. Il l'appelle Lazare, ce qui veut dire : *Dieu est mon*

aide. Oui, pauvre Lazare, les hommes t'abandonnent, mais Dieu est ton aide ! Tu l'invoques et il répond à ta prière par un regard bienveillant qui t'indemnise de tous les abandons. La vie n'est pas clémente pour toi, pauvre Lazare, mais Dieu est ton aide, et au-delà de ce monde, il t'en montre un autre, exempt de douleur, que tu attends avec espérance !

Et le riche, pourquoi est-il jeté dans le lieu des tourments ? Ce n'est pas parce qu'il est riche, mais parce qu'il a fait un mauvais usage de sa richesse. Voyez son égoïsme : la parure de son corps, le luxe de sa table, voilà ce qui l'absorbe. Voyez son insensibilité : il passe et repasse devant ce pauvre gisant à sa porte, et ce spectacle ne remue jamais ses entrailles, et il continue à vivre dans les délices, tandis que Lazare souffre chaque jour sous ses yeux. O cœur plein de sécheresse, ô âme charnelle, n'êtes-vous pas indignes de la vie du ciel, qui est celle de la sainteté et de l'amour ?

Donc, mes frères, la richesse et la pauvreté sont des états divers qui ont leurs privilèges et leurs périls, et le grand devoir du pauvre comme du riche, c'est de profiter des privilèges sans succomber aux périls de leur situation respective. C'est parce qu'il a

donné son cœur à Dieu, malgré les tentations de la pauvreté, que Lazare est porté par les anges dans le sein d'Abraham ; et c'est pour avoir refusé son cœur à Dieu, en succombant aux tentations de la richesse, que le riche a été précipité dans le lieu des tourments. Voilà le véritable enseignement de cette parabole.

Oui, c'est un privilège que d'être riche. La fortune est une sorte de royauté, un instrument de puissance et d'ascendant sur les hommes, une rédemption de la matière ; elle est un affranchissement des soins inférieurs, qui concourt à la dignité humaine, qui élargit l'horizon des intelligences, qui peut élever les pensées et les sentiments. La fortune est une source d'influence et de crédit, un moyen de répandre dans le monde de la souffrance des soulagements et des consolations, de faire partager à autrui son bien-être et sa joie. La fortune est comme ces fleuves qui, descendant des hauteurs, peuvent porter autour d'eux la fécondité et la vie. Sa mission est alors grande, belle et bienfaisante ! — Il était riche, cet Abraham avec ses troupeaux

sans nombre, et ses tentes se dressant au loin dans la plaine ! Aussi quelle influence sur sa tribu ! Quel respect au dehors ! Quelle large hospitalité il exerce, puisqu'un jour « il loge des anges sans le savoir ! »

— Il était riche, ce Joseph d'Arimathée qui, après avoir été dans les conseils des Juifs un des rares défenseurs de Jésus, vint réclamer la dépouille mortelle du Crucifié pour lui offrir une sépulture honorable, accomplissant ainsi l'une des prophéties les plus étonnantes : « On avait ordonné son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort. »

— Elle était riche, cette Dorcas dont un cortège de veuves et d'orphelins entourait la dépouille mortelle, parce que ses pieuses mains avaient vêtu leur nudité et soulagé leur misère ; et saint Pierre, se penchant sur elle, la rendit à la vie, à une vie toute de compassion et d'amour. — Et que dire de tant de chrétiens qui ont honoré la richesse par leurs libéralités généreuses ! On a même remarqué que dans le réveil religieux du commencement de ce siècle, Dieu a touché le cœur de beaucoup d'hommes appartenant aux classes les plus favorisées, pour attirer dans les canaux de la charité un or que le monde aurait absorbé et qui a créé tant d'œuvres chrétiennes. Oui, il est noble, il est beau d'être le

dispensateur des biens de Dieu, et le représentant visible des libéralités de sa Providence !

Mais que de dangers viennent balancer ces privilèges de la richesse ! — Danger de domination et d'oppression... S'il y a des tyrans sur le trône ou dans le donjon féodal, il peut y en avoir au château et dans la manufacture, qui pressurent, au nom du pouvoir que leur richesse leur confère, le paysan et l'ouvrier. — Danger de paresse et d'oisiveté. Combien de jeunes gens y succombent ! Ils seraient devenus des hommes de valeur s'ils n'avaient pas compté sur une fortune toute faite, sur un nom qui les pose dans le monde... et les voilà insignifiants, inutiles, traînant dans les lieux de dissipation leur morgue, leur ennui, leur élégant scepticisme, peut-être leur immoralité. — Danger d'orgueil et d'égoïsme. Ah ! croyez-le, l'habitude de jouir rétrécit le cœur, et le bien-être distille un narcotique qui endort la sensibilité et paralyse la volonté. Vous appelez des enfants gâtés ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes parce qu'on a prévenu tous leurs désirs. Et ne faudrait-il pas aussi donner ce nom à ces hommes ou à ces femmes auxquels la vie n'a offert que des douceurs et qui ne connaissent qu'une préoccupation, celle de leur personnalité égoïste ?

N'a-t-on pas vu des êtres naturellement sensibles et généreux, perdre ces précieuses qualités au contact de la richesse et s'abandonner sans scrupule à une indifférence dédaigneuse ? Ils n'ont plus entendu le cri de l'humanité qui souffre ; la fortune est venue jeter son voile épais sur le monde des pauvres et des chétifs, et ils s'associent par leur sécheresse de cœur, au mot impie de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » — Danger de frivolité, de vie mondaine et charnelle. Il faut un stimulant à l'énergie du corps et de l'âme, et quand on se complaît dans ses biens, dans ses équipages, dans le nombre de ses serviteurs ; quand le souci d'une parure et d'une fête devient la préoccupation dominante d'une vie, quel affaïssement de l'être moral ! Les instincts supérieurs s'affaiblissent et s'éteignent, et c'est la matière en définitive, la vile matière, qui, voilée sous les raffinements du luxe, triomphe de l'esprit. — Danger d'oublier Dieu enfin, car quelle place peut-il trouver dans ces âmes que le monde remplit tout entières et auxquelles le monde suffit ? Quels élans vers le ciel peut-il y avoir dans ces vies si commodes et si pleines de sourires ? Et comment, à travers le bruit incessant des fêtes, la voix d'en haut peut-elle se faire entendre ?... Ah ! croyez-en celui qui connaît le cœur

de l'homme et qui a prononcé cette parole vraiment effrayante : « Qu'il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux ! Il est plus aisé à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Riches de ce monde, apprenez que vous avez besoin d'être héroïques pour ne pas devenir criminels !

La pauvreté a aussi ses privilèges et ses périls. Ses privilèges, ai-je dit ? ô mes frères pauvres, il m'en coûte de prononcer ce mot. Je voudrais en trouver un autre qui vous fît comprendre l'utilité de votre épreuve, et qui n'eût pas l'apparence d'une ironie. Et pourtant n'y a-t-il pas quelque privilège, ou, si vous voulez, quelque honneur dans la condition que Jésus a choisie ? Ne l'a-t-il pas relevée en s'identifiant avec les pauvres et les petits et en considérant, dans les sentences du dernier jour, ce qu'on aura fait pour eux comme fait à lui-même ? N'est-ce pas l'apôtre saint Jacques qui a prononcé cette parole étonnante mais profonde : « que le pauvre se glorifie dans son élévation, et le riche dans sa bassesse ? » N'est-il pas vrai, ô vous qui êtes privés des biens de ce monde, que votre âme

peut être retrempée et fortifiée par cette rude atmosphère et par ces luttes de chaque jour ? N'est-ce pas que le travail est un joug salubre qui met à l'abri de bien des tentations ? N'est-ce pas que Dieu est près de ceux qui pleurent et qui ont besoin, chaque matin et chaque soir, de s'attendre à Lui ? N'est-ce pas que lorsque la vie est sévère et dépouillée, on se trouve comme sur ces plateaux nus, arides, mais élevés, d'où il est plus facile de découvrir le ciel ? Nous en avons connu, de ces pauvres calmes et sereins, de ces femmes d'ouvriers vraiment héroïques, qui acceptaient vaillamment leur part ingrate et leur pénible fardeau, en se disant, eux aussi : Dieu est mon aide ! Comme ils se montraient reconnaissants pour le moindre secours accompagné d'un témoignage de sympathie ! Non, je ne connais aucun spectacle qui m'ait attendri comme celui d'un intérieur plus que modeste où un rayon de joie chrétienne brillait au sein même de la pauvreté !

Toutefois, que de périls, mes frères, et qu'elle serait longue, la nomenclature des tentations du pauvre ! Il suffit de les signaler en rappelant le vieil adage : la nécessité est une mauvaise conseillère. Danger de découragement et d'inertie, danger de goûts inférieurs et d'habitudes grossières, danger de

bassesse et de mensonge, danger d'envie, de haine, de révolte.... dangers plus grands que jamais à notre époque et dans nos vastes capitales, où le contraste éclatant de l'opulence et de la misère excite dans des cœurs aigris des passions longtemps contenues qu'une crise politique ou sociale peut tout à coup déchaîner. J'ose à peine citer ces paroles indignées d'un écrivain moderne¹ dépeignant cette insurrection du pauvre contre la société et contre Dieu : « Lazare, aujourd'hui, est impatient et envieux. Il est entré, le fer et la flamme à la main, dans la maison du riche, il a renversé avec colère cette table avare et prodigue, il a jeté à la porte le maître de la maison et l'a livré aux morsures des chiens qu'il anime de sa propre fureur... Mais qu'il ne s'avise pas de mourir ! Les anges ne le transporteront plus de son fumier dans le sein d'Abraham ; il partagera la couche brûlante du mauvais riche en enfer. Il a perdu le ciel en voulant conquérir la terre. Il est le mauvais pauvre, qui ne vaut pas mieux que le mauvais riche. » O mes frères pauvres, je vous le dis à votre tour : soyez héroïques, si vous ne voulez pas devenir criminels !

1. M. Saint-Marc Girardin, dans une de ses leçons à la Sorbonne sur la fable et l'allégorie.

Lazare a résisté aux tentations de la pauvreté. Après une vie de souffrance et de résignation, il meurt ; il meurt avant le riche, parce que Dieu le trouve prêt et s'empresse de le délivrer de sa misère, tandis qu'il use de patience envers le riche pour lui laisser le temps de se convertir. Hélas ! aucun cortège n'accompagna Lazare, et il est probable que son corps fut jeté à la voirie... Mais son âme ?.. Ah ! regardez ces anges qui, attentifs à son dernier soupir, descendent du séjour céleste, le prennent doucement dans leurs bras sur sa couche de paille, et le transportent au-dessus de la terre, des mers, des cieux et des étoiles, jusque dans le sein d'Abraham. Quelle joie pour lui de voir fuir loin de ses yeux, dans l'immense étendue, cette pauvre planète où il a tant souffert ! Que j'aime cette expression qui dépeint le séjour céleste : « le sein d'Abraham ! » Je vois Lazare passant de cette société des hommes durs envers lui comme le mauvais riche, dans la société du chef de sa race qui lui ouvre ses bras avec tendresse ; et je vois Lazare et Abraham se reposant ensemble dans le sein de Dieu. O douce image de paix et de félicité, qui parle plus à mon cœur que les plus splendides descriptions de l'Apocalypse !

Le riche, qui a succombé aux tentations de la

richesse, meurt à son tour et il est enseveli, nous dit le récit sacré. Son corps, objet de tant de sollicitude, est traité avec honneur dans la mort comme il l'avait été dans la vie ; on le revêt de ses plus beaux vêtements, on l'expose sur un lit de parade, et un mausolée splendide vient illustrer la place où « la poudre retourne à la poudre »... Mais son âme, où va-t-elle ? L'Écriture nous le dit, mes frères, avec une franchise redoutable qui s'inquiète peu de ménager nos esprits délicats : l'âme du mauvais riche va en enfer, dans le lieu des tourments. Quel contraste entre son partage ici-bas et le sort qui l'attend de l'autre côté de la tombe ! Tandis que sur la terre il est vêtu de pourpre et de fin lin, ici il est enveloppé de flammes ! Tandis que sur la terre il jouissait de tous les raffinements d'une opulence enviée, ici il est réduit à implorer en vain une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue !..... Ce sont des images, dites-vous ? Cela est vrai, mais des images qui expriment une affreuse réalité ! La réalité, je la trouve dans ce mot terrible : *souviens-toi !* Le souvenir, voilà le châtiment, voilà le tourment suprême, voilà l'enfer ! Si déjà le souvenir trouble le coupable sur la terre, que sera-ce dans l'éternité, lorsqu'aucune diversion des choses visibles n'en pourra tempérer

l'amertume ni adoucir le supplice ? La première figure qui apparaîtra dans l'autre vie aux yeux du mauvais riche, c'est la figure de Lazare, et il la verra toujours , toujours ! Vous les verrez, aussi, vous les verrez sans cesse devant vous, ô réprouvés, ceux que vous avez opprimés sur la terre, calomniateur, votre victime ; séducteur, l'être que vous avez perdu ; fils ingrat, le père que vous avez fait descendre dans la tombe ; riche, le pauvre que vous avez abandonné à son dénuement ; — et ce souvenir sans trêve, et cette vue sans interruption, et cette présence inexorable... voilà « le ver qui ne meurt point et le feu qui ne s'éteint point ! »

Convenez-en, mes frères, cette rétribution finale nous épouvante, mais elle est ratifiée par notre conscience. Il faut que la justice ait son jour, la vraie, l'infailible justice ! Eh quoi ! l'égoïsme, la dureté, la haine, le mensonge, l'improbité, les convoitises impures, pourraient se donner ici-bas libre carrière, et Dieu ne les trouverait pas là-haut ! Il y aurait une impunité assurée aux impies et aux méchants, pourvu qu'ils fussent ici-bas les habiles et les forts ! Les Naboth périraient sous une grêle de

pierres, les Jean-Baptiste auraient la tête tranchée au milieu d'une fête... et Dieu ouvrirait son ciel banal aux victimes et aux bourreaux ? Non, cela ne se peut !

J'ajoute que la certitude de la vie future est la seule solution de ce problème des inégalités sociales qui se pose toujours devant notre conscience troublée. Certes, de même que nous ne croyons pas que la pauvreté conduise au ciel et la richesse en enfer, nous ne croyons pas non plus que la pauvreté soit à elle seule le malheur d'un homme, et la richesse sa félicité. Combien de pauvres savent être « joyeux dans l'espérance, patients dans la tribulation, » et combien de riches portent au fond de leur cœur une tristesse mortelle ! Toutefois, d'une manière générale, la pauvreté est une épreuve, et même l'une des plus grandes que Dieu puisse envoyer à l'homme. Or il est impossible qu'une vie où les uns ont toutes les jouissances et les autres toutes les privations, soit le dernier mot du gouvernement divin. Pour que la bonté et la sagesse de Dieu soient justifiées, il faut que nous puissions dire à ceux qui souffrent : ce monde ne renferme pas toute notre destinée, ce monde n'est qu'une préface dont les pages demeurent obscures jusqu'à ce que nous puis-

sions lire le livre lui-même ; ce monde est une école de douleur et de sacrifice qui nous prépare au royaume de Dieu où brilleront pour toujours la joie, la lumière et la sainteté. Il faut que nous puissions stimuler leur courage en leur ouvrant les perspectives du ciel et en leur disant avec assurance : « Les souffrances du temps ne sont rien en comparaison de la gloire du temps à venir ! »

Quelle n'est donc pas la criminelle folie de ceux qui s'appellent les amis des classes souffrantes et qui leur enseignent la négation de la vie éternelle ! Insensés ! d'une part ils font ressortir avec passion toutes les inégalités sociales, ils signalent comme à plaisir toutes les souffrances du pauvre ; et de l'autre ils lui ferment les horizons de la vie future et lui dérobent le ciel. Double crime, double folie ! Car enfin, quelles conséquences les masses doivent-elles tirer de ces théories funestes ? Puisque ce monde renferme toute la vie humaine, puisque Dieu, l'âme et le ciel ne sont que des chimères, il nous faut et il nous faut immédiatement notre part de biens... Alors c'est Lazare, tel qu'on vous le dépeignait tout à l'heure, entrant dans la maison du riche avec le fer et le feu ! Mais vous savez bien que ce triomphe

brutal est sans lendemain : vous savez bien que cette conquête violente et éphémère sera châtiée par les lois ; vous savez bien que ces promesses d'égalité ne sont qu'un rêve dont vous bercez le peuple, et dont il se réveillera plus malheureux et plus irrité ! O vous qui vous dites les amis de l'humanité, vous avez élargi, vous avez envenimé la blessure de Lazare, et il reste sans espérance du côté du ciel, avec une situation aggravée du côté de la terre !

Douloureuse pensée ! Le ciel avait été jusqu'ici la consolation et la force des déshérités de la vie, Jésus était l'ami des petits et des chétifs, Jésus avait dit : « l'Évangile est annoncé aux pauvres » ; — et maintenant le ciel ne semble destiné qu'aux heureux de ce monde, et on réussit peut-être à représenter Jésus aux yeux de ceux qui souffrent, comme un étranger, un ennemi, un oppresseur ! O peuple généreux, mais trop facile à égarer, on te trompe, on te voile la figure du Christ, on te laisse oublier qu'il s'est ému de compassion devant les multitudes sans pain et sans pasteur ! Toutes les voix de la grande cité qui blasphèment et qui maudissent montent en chœur vers toi pour t'étourdir et pour te corrompre ! Une seule voix reste muette, ou ne parvient

pas jusqu'à toi, c'est celle de l'Évangile qui te consolait, c'est celle de ces âmes croyantes qui te diraient tout ce que Jésus leur a apporté de paix et de joie ! Et jusqu'à cette voix des cloches qui aux jours de ton enfance t'invitait à la prière, ce son harmonieux et monotone qui arracha le poète, dans une matinée de Pâques, à l'obsession du mal... hélas ! il ne te dit plus rien ; il a perdu tout pouvoir sur ton âme et il ne te guide plus vers la maison de Dieu !

Mes frères, c'est à l'église chrétienne qu'il appartient de rendre aux classes souffrantes la foi aux réalités du ciel, en adoucissant, au moins en quelque mesure, leur condition terrestre. Nous ne nous dissimulons pas que cette mission est devenue difficile. Autrefois on admettait les deux termes du problème : richesse et pauvreté ; alors l'église s'approchait de la pauvreté pour soulager ses souffrances, et elle était reçue comme un ange consolateur. Mais aujourd'hui l'antagonisme des classes existe, et l'église en porte la peine. Nous ne prétendons pas chercher ici la part de responsabilité qui revient à ceux qui ont tristement mêlé la religion à la politique et en ont fait un instrument de domination, une arme de parti. Nous ne voulons que constater les méfiances dont

la société religieuse est devenue l'objet, pour montrer aux chrétiens combien leurs rapports avec les classes inférieures demandent désormais de foi, de dévouement et d'esprit de sacrifice. Oui, chrétiens, c'est à vous que revient la mission, toute de miséricorde, de dissiper ces malentendus et de faire cesser ces défiances. Ne nous dites pas, pour excuser votre indifférence, que le peuple est ingrat, que le peuple est incrédule, que vous n'avez pas d'action sur lui. Oh ! ne l'accablez pas, n'ajoutez pas le reproche à son infortune. Savez-vous ce que vous seriez vous-mêmes, si vous étiez toujours les humiliés, toujours les déshérités de la vie ? Êtes-vous bien sûrs qu'aucune convoitise, qu'aucune envie ne s'allumerait en vous, et que vous ne douteriez jamais de Dieu?... Eh bien, pour apaiser ces cœurs souffrants et pour les réconcilier avec l'Évangile, aimez-les, dépouillez-vous généreusement, faites beaucoup plus grande la part de sympathie et d'assistance que vous leur consacrez !

Voici un pauvre ouvrier qui erre depuis plusieurs jours dans la grande ville. Il rencontre partout l'étalage du luxe et de la richesse, partout l'activité des affaires ou l'agitation du plaisir. Mais personne ne s'inquiète de lui et de sa souffrance, et il rentre

le soir, abattu et sombre, à son foyer sans flamme et sans pain. Dites-lui, en déposant dans sa main une chétive aumône, que Dieu est bon et qu'il aura pitié de lui.... Croyez-vous que ces paroles pieuses ne lui paraîtront pas une ironie ? Mais si vous vous préoccupez sérieusement de son infortune ; si vous avez vraiment à cœur de la soulager ; si, en lui apportant les secours immédiats qui lui sont nécessaires, vous faites des démarches persévérantes pour lui procurer un travail honnête.... alors, mon frère, parlez-lui de la Providence, vous en avez le droit, car vous aurez été pour lui le visible messenger de Dieu ! — Voici une pauvre veuve aux traits amaigris, au visage pâli par le chagrin : sa vie s'épuise, elle sent que bientôt elle va mourir. Qui arrachera ses pauvres enfants aux souffrances du corps et aux abaissements de l'âme ? Allez, ma sœur, auprès de cette infortunée ; dites-lui que vous prendrez soin de ses pauvres orphelins : vous verrez aussitôt un éclair de joie briller sur son visage. Parlez-lui alors de Jésus et du ciel, et elle vous croira, car vous les lui aurez montrés

Telle est aujourd'hui plus que jamais la mission de l'église chrétienne. Il ne faut pas qu'elle se laisse devancer par les philanthropes dans la croisade

contre la misère, dans l'initiative et la réalisation de tous les progrès qui peuvent s'accomplir au sein des sociétés humaines. Nous croyons fermement que c'est dans la mesure où elle accomplira cette mission qu'elle pourra recouvrer son ascendant sur les classes déshéritées. La question sociale est aussi vieille que le monde : elle a troublé la Grèce et Rome, elle a troublé le moyen âge, elle trouble les temps modernes, elle est au fond de nos agitations politiques. Eh bien ! il appartient aux chrétiens, je ne dis pas de résoudre ce problème, peut-être insoluble, mais au moins de l'étudier, de tenter tout ce qui peut le rendre moins aigu et moins douloureux. Fondations généreuses, asiles d'orphelins et de vieillards, maisons à loyers réduits, patronage des apprentis, bibliothèques, écoles, caisses d'épargne, sociétés de secours mutuels, nous avons tout cela dans notre église où, grâce à Dieu, la charité n'est pas une étrangère. Mais il faut que nous ayons tout cela, et tout ce que Dieu peut encore demander de nous, dans des proportions plus grandes, — et nous l'aurons si le souffle de la charité de Christ passe sur nos âmes !

Je n'oublie pas, mes frères, la solennité de ce jour, car c'est bien une solennité que l'institution de

ces deux dimanches consécutifs, où nous vous demandons des offrandes extraordinaires pour nos pauvres. Je vous ai parlé de Lazare et du mauvais riche. Où est Lazare; dites-vous peut-être ? Il est dans ces deux mille pauvres que compte notre église, dans ces vieillards de nos asiles, dans ces orphelins que la mort nous lègue chaque année; il est dans ces malades sans secours, dans ces ouvriers sans travail, dans ces familles dont on nous signale la gêne inavouée, dans ces misères anciennes ou nouvelles qui assiègent nos diaconats dans tous les quartiers de notre grande ville. Au nom de l'humanité, au nom de Jésus-Christ, au nom de votre salut, au nom des plus douces satisfactions que puissent goûter vos cœurs.... ne soyez pas le mauvais riche ! Approchez-vous de Lazare, pansez ses plaies, couvrez sa nudité, assurez-lui du pain, et au lieu l'en faire votre accusateur devant Dieu, faites-en l'ami qui vous accueillera avec gratitude « dans les tabernacles éternels ! » Amen !